

L'œil écoute

Depuis toujours et pour toujours, danse et musique s'appartiennent. Dans l'univers classique, la tradition les a parfois séparées, mais elles n'aspirent qu'à se retrouver, ou pour mieux dire, à manifester leur union, comme elles l'ont fait si magnifiquement lundi 27 et mardi 28 août, au Festival de Saint-Prex. Une musicienne, un musicien habités par la danse ; une danseuse, un danseur habités par la musique : quatre purs artistes ont incarné cette union, le temps d'une de ces soirées dont la beauté laisse dans nos mémoires un reflet d'irréel, telle la trace de la lune sur le lac.

La *Méditation de Thaïs*, tirée d'un ballet que Roland Petit consacra à la Pavlova, est une œuvre redoutable : sa musique hante les parages de la sentimentalité, et sa chorégraphie est volontairement « romantique » à souhait. Mais l'interprétation de cette pièce impossible fut un chef-d'œuvre d'élégance et de goût. Il fallait voir en outre comment les musiciens regardaient la danse, comment les danseurs écoutaient la musique, comment chacun des arts s'augmentait de l'autre, s'épanouissait dans ce geste d'écoute. Quant à l'improvisation sur le *Clair de Lune* de Debussy (autre morceau terriblement connu, terriblement menacé de sentimentalité), l'archet intense de Renaud Capuçon, le piano translucide de Yuja Wang y furent

réincarnés dans l'élégance exacte des danseurs, Eleonora Abbagnato et Hervé Moreau.

Les quatre artistes ne se sont pas produits ensemble à chaque moment du spectacle : pour trois des œuvres jouées (*La Sonate* pour violoncelle et piano de Grieg, *Malinconia* de Sibelius, le *Cygne* de Saint-Saëns et le *Grand Tango* d'Astor Piazzola), les musiciens étaient seuls en scène ; et pour *Cheek to Cheek*, d'Irving Berlin, la musique était enregistrée. Mais il se produisit quelque chose d'étrange : lorsqu'ils étaient à l'œuvre tous les quatre, les artistes ont si bien conjugué leurs talents et leur passion qu'on croyait les voir et les entendre tous, même dans les moments où ils n'apparaissaient pas tous...

L'extraordinaire *Grand Tango* de Piazzola ou le *Cygne* de Saint-Saëns sont deux œuvres faites pour la danse. Or, même si, pour ces morceaux, les danseurs n'étaient pas sur scène, on aurait juré que les musiciens nous les donnaient à voir. La pièce de Piazzola fut interprétée avec une si splendide âpreté par le violoncelle de Gautier Capuçon, avec une si éclatante et pure fulgurance par le piano de Yuja Wang ! Et la pièce de Saint-Saëns, que si peu d'interprètes parviennent à jouer sans sombrer dans le gouffre sucré de la sensiblerie, fut donnée avec tant de juste sobriété ! Sans pleurs ni soupirs, c'était la musique, et rien que la musique. Et dans cette perfection, nous voyions évoluer les danseurs absents – avant qu'ils ne reviennent, en chair, pour un bis éclatant, et pour sceller l'union de deux arts que rien, décidément, ne pourra jamais séparer.